

# KARINE SULPICE

## Les bons sentiments



*piccolo*  NOIR



Les gyrophares illuminent les visages des badauds, des journalistes et des secouristes dans le froid d'une nuit de Noël. Au milieu de l'agitation, la commandante Maurane Le Queuvre doit garder le cap. Depuis des heures, elle négocie au téléphone avec Julien. Il est juste là, de l'autre côté de la rue, dans les locaux de l'Association pour laquelle il travaille. Avec un fusil à la main et trois collègues en otages. La policière s'efforce de le faire parler, de gagner du terrain sans le brusquer. Au fil de leur dialogue, elle se prend d'affection pour ce jeune homme désespéré qui pensait avoir trouvé sa place au service des plus démunis. Il suffit de peu de choses, finalement, pour qu'une vie déraille. Quelques rancœurs, des désaccords, une querelle autour de la machine à café, et parfois même, des bons sentiments. Un premier roman qui explore en finesse les mécanismes du burnout en milieu associatif et rend hommage à celles et ceux qui consacrent leur vie aux autres malgré l'épuisement.

**KARINE SULPICE** vit à Lille. Elle a toujours manié les mots, d'abord en tant que journaliste puis en devenant avocate, notamment en droit de la famille et du travail, pendant dix ans. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture. Son deuxième roman, *Méchante*, a paru en 2026.

Karine Sulpice

# Les bons sentiments

LIANA LEVI



*piccolo*



*À mes trois indispensables*



## Chapitre 1

Julien

« Vous la voulez, l'histoire, l'histoire complète ? Je vais vous la raconter, moi, l'histoire ; je vais vous le dire, comment on fait pour en arriver à ce chaos. »





## Chapitre 2

### Extérieur / Intérieur nuit

La nuit n'est jamais noire dans le quartier. Trop de néons, de feux de signalisation, de phares, trop de fenêtres éclairées. La nuit n'est jamais noire. Mais là, même un être profondément distrait, même un de ceux qui ne remarquent rien, ou ne veulent rien remarquer, terrés en eux-mêmes dans l'évitement farouche du monde extérieur, serait bien obligé de les voir, les lumières surnuméraires, gyrophares bleus, rouges, de l'orangé aussi, plus loin de grands aplats blancs près de fourgons floqués de logos familiers – premier cercle de véhicules de police, d'ambulances et de pompiers en attente, deuxième cercle plus large de camionnettes des chaînes d'information. D'impeccables bustes y répètent inlassablement, micro en main, les mêmes phrases, entourés malgré cette heure qu'on ne sait plus, à force, s'il faut la qualifier de tardive ou au contraire de très matinale, de curieux, insomniaques peut-être, réveillés en tout cas, qui ne peuvent s'empêcher de s'étonner de ce qu'ils savent pourtant: les bustes du petit écran ont bien des jambes.

Dans la foule agglutinée, Laïla serre la main de Jessica. Huit ans à peine, elle ne devrait pas être là, cette gosse,

mais personne ne s'en préoccupe. Laïla serre fort, se rapproche de Jessica, elle est heureuse de cette proximité inespérée, le froid mordant de la nuit lui tient lieu de prétexte, une bonne raison de se pelotonner, franchir la distance habituelle imposée par l'adulte. Fascinée par les journalistes et les allées et venues des uniformes, Jessica se laisse faire, occupée à tenter de trouver un sens à ces images à la fois familières – combien en a-t-elle vu, de ces déploiements des forces de l'ordre retransmis en direct par les chaînes d'info en continu – et incompréhensibles, transposées ici, dans son quotidien, ses rues. Et l'Association. Ça se passe là-bas. Quoi exactement? Ce n'est pas clair, chacun y va de son hypothèse et les journalistes sont trop loin pour qu'on les entende. Elles seraient mieux à l'intérieur, la petite sous la couette en nylon et elle sur le canapé devant la télé, elle en saurait plus; mais Jessica est comme les autres, tous les autres, attirée comme un moustique par l'incandescence, incapable de s'éloigner de ce barnum qui a rompu son train-train. Un autre réveil-sordide, une énième soirée à s'être soigneusement maquillée, habillée, jupe courte à paillette, chemisier noir mi-transparent, talons de douze centimètres. Tout ça pour se retrouver dans ce tête-à-tête mortifère, cette vie dont elle a commencé par s'accommoder, avant de la trouver pénible, puis étouffante. Avant de ne plus la supporter. Pas la vie. La gamine. Alors quand les premières images sont apparues, brouillonnes, sur l'écran trop petit, quand son cerveau lui a confirmé ce que son instinct avait flairé dès les premières secondes – que ça se passait en bas de chez elle, cent, cent cinquante mètres maximum, pile devant les locaux de l'Association. Quand elle a digéré cette somme d'informations, elle a reposé le verre de mousseux, troqué les escarpins contre des

baskets, enfilé sa parka, tant pis pour le look, et a à peine remarqué la petite qui l'imitait à côté, veste sur le pyjama, bottes de neige aux pieds. Jessica était trop excitée pour la rembarquer, elle l'a laissée l'accompagner.

C'était il y a presque quatre heures, l'excitation n'est même pas retombée.

\*

Coup d'œil périphérique, radioscopie à peine agacée, lasse plutôt, des camions de retransmission télé, noter qu'il faudra régler le problème avant toute intervention, serrer la vis à ses troupes, pas une info ne doit filtrer. Soupir, ça ne va pas être simple ; une nuit pareille, impossible de compter sur son équipe, dispersée aux quatre coins du pays, dans les familles, les belles-familles. Il a fallu composer, dépouiller des commissariats déjà à l'os pour arriver à obtenir un semblant de dispositif, un machin qui ait l'air de tenir la route en attendant que l'équipe d'intervention proprement dite soit constituée. D'ici là, c'est à elle de gérer. Maurane Le Queuvre. Commandant Maurane Le Queuvre. La quarantaine *et des* un peu usée – le terrain *plus* la maternité *plus* la vie qui passe. L'envie d'être ailleurs – comme tout le monde ici, se raisonne-t-elle. N'empêche, douloureux de repenser au regard désolé de Bastien, à la bouderie ostensible de Justine. Davantage encore à l'indifférence de Marion. Pas feinte, ou sa fille est une actrice née. Quand le portable d'alerte a sonné, tout le monde a compris que cette année, le réveillon n'aurait pas lieu. Correction : qu'il aurait lieu sans elle. Son mari, Bastien, n'a fait aucun commentaire, se contentant de récupérer ses affaires – manteau, gants, écharpe, clés de voiture – pour lui faire gagner du temps

pendant qu'elle glanait les premières infos au téléphone. Toujours impeccable, Bastien, après plus de vingt ans de mariage. Justine, treize ans, a filé dans sa chambre pour en claquer la porte de la façon la plus théâtrale possible. Sa jumelle Marion a continué à dépiauter les apéricubes comme si de rien n'était.

Fin du coup d'œil périphérique, attention portée plus loin, là où des badauds se matérialisent comme par enchantement pour ne rien voir, juste être là où ça se passe. Elle ne devrait pas être ici, cette gosse, se dit Maurane, frappée par la vision d'une gamine accrochée au bras d'une femme, au premier rang de la grappe de curieux. Ça la contrarie, une autre info à noter dans un coin de sa tête, mais pas le temps de s'en occuper, pas tout de suite. On vient de lui faire signe : la communication est établie.

\*

À l'intérieur, le calme règne. Calme de façade. L'angoisse sature la pièce, chaque particule d'oxygène est porteuse d'une charge explosive ; inconsciemment, chacun retient son souffle, le contraint. Ne pas relâcher l'air, pas tout de suite, attendre encore un peu, et puis finir par exhaler, pas le choix, le corps commande. Mais après, il faudra emplir ses poumons de cet air épaissi, cette soupe poisseuse aux relents métalliques, et c'est comme si chacun dans la pièce sentait confusément que respirer équivalait à se gonfler d'effroi, se remplir de terreur, tapisser d'une mortelle anxiété la moindre de ses alvéoles. Pour – qui sait ? – peut-être ne plus jamais se purger de la peur.

Jeanne ne gémit plus, ou alors doucement, de loin en loin, la douleur doit être devenue supportable. À moins

qu'elle ne trouve plus la force de se plaindre. La tache au niveau de son épaule gauche a cessé de s'étendre. Assis par terre, adossé au même mur qu'elle deux mètres plus loin, Antoine sent son visage se couvrir d'une rougeur violente: il vient de penser «enfin, ça se calme, ça va moins puer la mort», avant de réaliser l'horreur de cette réflexion. Sa mesquinerie. Il sait qu'il devrait compatir à la souffrance de Jeanne, sa collègue touchée d'une balle (ou d'une cartouche? il ne sait pas, il est nul en armes, il voit bien le fusil dans les mains de Ju, à vrai dire il ne voit que ça, mais de là à savoir ce que tire ce genre d'engin). Personne, heureusement, n'a l'air de s'être rendu compte de son trouble. Ju regarde dans sa direction mais le voit-il seulement, à travers ses pupilles dilatées? Le regard d'un fou. Antoine tourne la tête vers la gauche – doucement, doucement, que l'autre ne s'énerve pas surtout. Mais non, il le laisse faire. Regard coulé vers Kader. Lui aussi est assis, à peu près à la même distance de lui que Jeanne. C'est drôle, ils se sont retrouvés comme ça, Jeanne, Antoine, Kader, alignés en rang d'oignons contre le mur du fond, sans s'être concertés, sans que Ju ne le leur demande non plus. Un peloton impeccable. Sauf que dans un peloton, d'ordinaire, ce sont les soldats alignés qui tiennent les armes, l'homme seul en face qui tremble. Antoine réalise que Kader le fixe. D'un regard, il voudrait lui faire passer un message. Mais lequel? Sans doute Kader formule-t-il de son côté quelque recommandation secrète – c'est Kader tout de même. Mais Antoine ne parvient pas à déchiffrer le message putatif. Il s'en veut, il n'est pas à la hauteur.

Une stridence déchire le silence. Les tripes se contractent et se nouent dans les ventres durcis d'angoisse; il faut une fraction de seconde à tout le monde pour se

remettre de ce qui n'est que la sonnerie du téléphone. Montée des notes aigrettes vers les aigus. Stop. Montée des notes aigrettes vers les aigus. Stop. La mélodie a déjà retenti à plusieurs reprises depuis qu'ils sont bloqués dans la salle de réunion, elle leur est familière, l'était déjà avant, mais impossible de se maîtriser lorsqu'elle percute une énième fois leur terreur. C'est drôle comme un contexte peut modifier votre perception. Avant, dans un avant pas si lointain, l'histoire de quelques heures à peine, l'ariette aux inflexions rétro semblait parfaitement à sa place, choix cohérent pour une sonnerie de portable de la part de ce grand garçon délié, au contact facile, à la retenue désuète et charmante. Elle lui allait bien, cette sonnerie un brin vieillotte, nostalgique d'un temps qui n'était pas le sien. Elle ne vous faisait pas sursauter, ça non, vous dessinait plutôt un sourire, quelque chose de joyeux, une légèreté. Il suffit de peu finalement, à peine un flingue entre les mains du grand garçon charmant, et elles ne vous racontent plus la même chose, ces notes minuscules, il ne vous susurre plus rien de sympathique, ce petit air.

Les trois paires d'yeux alignées le long du mur blanc ne quittent plus la main gauche de Ju. C'est celle qui saisit le téléphone – logique, la droite est occupée à tenir l'arme. La première fois, la première fois que la sonnerie a retenti s'entend, elle avait esquissé un geste, cette main, plus qu'esquissé même, à bien y réfléchir, puisqu'elle avait fini par attraper le portable – il était juste à côté, posé sur une petite table, une sorte de guéridon qu'on baladait d'habitude au gré des besoins dans la salle de réunion. Mais la main l'avait reposé. Sans décrocher. Jeanne, Antoine et Kader n'ont pas su qui était au bout du fil, mais Ju avait marmonné en reposant l'appareil qu'il ne

savait pas qui c'était, numéro inconnu, qu'il avait autre chose à faire, qu'il fallait qu'il pense, oui, c'est ça, avait-il ajouté, toujours maugréant, penser, penser. Réfléchir, réfléchir. Les cœurs à l'unisson de Jeanne, Antoine et Kader avaient manqué un battement, impression terrible que le cours de leurs destins en aurait été changé, si la main avait choisi de décrocher. Sans rien pour justifier cette croyance, d'ailleurs.

Mais il n'était plus temps de raisonner, à ce stade, pour Jeanne, Antoine et Kader, juste sentir, ressentir. Trembler. Plusieurs fois encore, la sonnerie avait retenti, obstinée, instillant toujours le même froid polaire dans les cœurs, mais la main n'avait plus bougé. Et voilà que cette fois, elle paraissait hésiter. Un mouvement brusque, de l'ordre du réflexe, l'avait fait se soulever, avancer vers le guéridon. Et elle restait là, suspendue dans le vide, comme en proie à un dilemme qu'elle seule pourrait résoudre. C'était elle, la main, qui comptait. Il n'y avait plus rien, plus rien d'autre, plus de Ju aux yeux exorbités, plus d'arme que l'on savait chargée – la blessure de Jeanne en avait fait la démonstration ; plus rien que cette main, ces muscles, ces tendons, ces veines saillantes, et trois esprits à l'unisson la suppliant du fond de leur silence de se décider. D'y aller. De le prendre, ce foutu téléphone. Réponds, mais réponds bordel. Qu'on nous accorde une chance, au moins une chance.

« Allô ? »

Elle a décroché. La main a décroché, et dans leur extrême confusion, Jeanne, Antoine et Kader sont presque surpris d'entendre résonner la voix familière de Ju. Son timbre doux, un peu cassé. Concentrée sur la main, leur attention féroce ment inquiète lui avait conféré une vie autonome, détachée de son propriétaire.

Exit la main, place à l'oreille, à la bouche. À l'évidence, quelqu'un a su capter l'attention de Ju à l'autre bout de ce fil que l'on sait imaginaire, à la réalité tangible pourtant : car Ju entend. Ju écoute. Et dans ce simple fait, Jeanne, Antoine et Kader veulent voir le début de la fin de leur calvaire. Enfin, la bouche relaie l'oreille. Ju parle.

« Vous la voulez, l'histoire, l'histoire complète ? Je vais vous la raconter, moi, l'histoire ; je vais vous le dire, comment on fait pour en arriver à ce chaos. »



## Chapitre 3

### En famille

« Corse. Joséphine. 1815. »

Silence.

« Ben alors, reprend Marion la bouche encombrée de pâte molle. C'est pas dur quand même.

– Napoléon », finit par répondre Bastien.

Il est distrait, son attention focalisée sur les aiguilles de sa montre. Il pourrait se servir de son portable, comme tout le monde, pour mesurer le temps, mais depuis que Maurane lui a offert cette montre à cadran, il s'est découvert un faible pour l'horlogerie. C'est une bête montre à quartz, Maurane n'aurait pu se permettre ni marque prétentieuse ni mécanisme automatique à l'époque. Vingt années en arrière, et quelques poussières. Il n'en regrette pas une, ni années ni poussières. Tous les deux ans, il se rend chez le bijoutier du coin pour faire changer la pile – quel que soit le bijoutier, quel que soit le coin : le rituel n'a pas varié malgré les déménagements. Quatre en tout depuis leur mariage, toujours en lien avec les affectations de Maurane. Retirer sa montre est le dernier geste que Bastien exécute chaque soir avant d'éteindre sa lampe de chevet, la remettre à son poignet est le premier mouvement de sa journée. Immuable.

Les dix minutes qu'il a arbitrairement fixées avant d'aller toquer doucement à la porte de Justine sont sur le point de s'écouler. Reste une vingtaine de secondes, soit à peu près le temps de se lever et marcher jusqu'à la chambre de sa fille.

S'apprêtant à frapper les deux petits coups discrets qu'il sait bien suffisants – il la connaît, la phase aiguë d'énervement est passée, elle n'attend plus qu'une occasion de ressortir et reprendre le fil de la soirée –, il se tourne vers le salon et assez fort pour que Marion l'entende, lâche :

- C'est nul, non, ces nouvelles devinettes?
- Carrément, répond Marion.

## Chapitre 4

### Laïla

La petite se voudrait plus petite. Souris, microbe, c'est bien ça microbe, ça ne se voit pas à l'œil nu. C'est son copain de l'Association qui le lui a appris. Il existe des... des quoi? Pas des humains, ni des animaux, ce ne sont pas des plantes non plus, enfin, elle ne croit pas. Des... choses, voilà, des choses, qui sont là, qui existent, qui vivent, mais qu'on ne voit pas, sauf avec un œil ultra, ultra-grossissant. C'est ce qu'il lui a expliqué, quand elle feuilletait sans comprendre une des revues posées en vrac sur la table basse, un truc avec le mot sciences dans le titre. En vrai, elle ne prenait même pas le temps de déchiffrer, elle aurait pu, elle sait lire, mais elle regardait juste les images, les photos, au hasard, pendant que Jessica était à son rendez-vous, de l'autre côté d'une des portes qui s'ouvrent de temps en temps dans le couloir derrière le comptoir. Pour elle, la petite, l'Association se résume à ça, ce hall d'entrée, une salle aux tons crème meublée de chaises en plastique noir brillant, une table basse au milieu, noire aussi, du bois mat genre aggloméré, encombrée de magazines – en pile le matin à l'ouverture, en tas désordonné le soir, elle le sait parce qu'elle est venue plusieurs fois, à des heures différentes, et qu'elle est

observatrice. Une petite souris futée, a dit un jour son copain. Elle avait bien aimé qu'il l'appelle comme ça, elle avait rigolé. Elle sait pourtant que Jessica n'aime pas les souris. Les services non plus, ils n'aiment pas les souris.

Si elle était un microbe, elle pourrait être là sans que Jessica ne la voie. Sans que personne ne la voie. Si elle était un microbe, elle pourrait continuer à se blottir, à serrer la main gantée – elle, elle n'en a pas, de gants, et la veste qu'elle a attrapée en vitesse au portemanteau est trop légère, mais ce n'est pas grave, le froid, on s'y fait. Si elle était un microbe, aucun agent ne se serait approché de Jessica, aucun agent ne lui aurait demandé ce qu'elle faisait dehors à cette heure-là avec une enfant de cet âge. Une nuit pareille, en plus, avait-il ajouté, ton sévère. Le même que celui des services. Laïla ne sait pas bien ce qu'il a voulu dire par là, *une nuit pareille*, mais elle a senti à la réaction de Jessica qu'elle allait le regretter. Sa main s'est crispée d'un coup, mais ça n'était pas l'étreinte dont elle rêvait, ça non, plutôt une serre énervée qui n'aurait rien de bon. Raidissement de tout le corps, yeux de Jessica soudain posés sur elle. Fixes. Comme si l'adulte ne prenait réellement conscience de la présence de l'enfant qu'à ce moment-là. Jessica a grommelé quelque chose que la petite n'a pas compris et s'est éloignée à grandes enjambées. Retour à l'appartement. Laïla doit courir pour rester à sa hauteur, le gant de fer l'agrippe fermement, la traîne ; ça n'est plus la main indifférente de tout à l'heure, celle que la petite pouvait sublimer en main douce et câline. Ses yeux s'emplissent de larmes. Le froid n'y est pour rien.

## Chapitre 5

### Julien

«Je ne sais pas par où commencer. C'est idiot, j'aurais bien dû me douter qu'on en arriverait là, j'aurais dû me préparer, réfléchir à ce que je devrais dire. À comment le dire.

«Non, attendez, attendez, commandant... Commandant comment déjà? Ah oui, Le Queuvre, c'est vrai. Commandant Le Queuvre. Moi j'aurais plutôt tendance à dire commandante, mais enfin, si vous le sentez mieux comme ça... L'habitude? Oui, je comprends, ça mène à de drôles de choses l'habitude, tous ces petits riens qu'on fait sans y penser, qu'on dit aussi, comme ça, en passant. Il faudrait toujours penser à ce qu'on va dire, réfléchir à ce qu'on va faire. Mais vraiment. Vous avez déjà songé à ça, vous, commandant Le Queuvre, le nombre d'actions que vous réalisez sur une journée, une journée type hein, pas la peine de chercher un jour exceptionnel genre aujourd'hui? Et sur cette masse d'actions, combien vous en soupesez réellement dans votre tête avant de vous lancer? Allez-y, allez-y, vous verrez, ça ne pèse pas lourd. Une plume. Et encore, du duvet.

«Non, c'est important que je sois précis aujourd'hui. Et honnête surtout. Sincère. C'est peut-être la dernière

fois que je pourrai l'être. La dernière fois que j'aurai une chance de me faire comprendre. De me comprendre moi-même. C'est grandiloquent, non ? Désolé, j'aimerais éviter ça, la grandiloquence.

« Alors, quand je vous dis que je ne sais pas par où commencer, c'est faux, oubliez ! voilà bien une de ces formules toutes faites qui sonnent creux, des mots sans consistance, une bête béquille qui ne soutient rien. Bien sûr que je sais par où commencer, et parfaitement encore. Depuis le temps que je tourne et retourne le problème dans ma tête, pensez donc. »

*Il rit. Un rire triste.*

« Pardon, je ne sais pas pourquoi je ris comme ça, bêtement. »

*À nouveau.*

« Et voilà, ça recommence, encore les phrases toutes faites, les formules. Bien sûr que je sais pourquoi je ris. J'ai suffisamment consulté pour ça, c'est ma psy qui me l'a fait remarquer : chaque fois que j'aborde un point sensible, je ris. Une façon d'évacuer le stress d'après elle, provoquer un afflux de dopamine et d'endorphines pour diminuer mon anxiété. Mouais, vous aussi ça vous laisse dubitative ? Non, je suis d'accord ; la remarque est juste, sur le sens du rire, sa signification, mais le coup des endorphines et de la dopamine, là, pfff. Quand vous savez qu'il faut minimum une demi-heure de course pour commencer à ressentir un vague effet euphorisant, ce n'est pas un bête petit ricanement de rien du tout qui va déclencher un afflux de quoi que ce soit. Vous courez vous aussi, non ? Je ne sais pas, j'imagine bien les policiers courir. Une commandante surtout – pardon, une commandant. Ah, je vous ai fait rire. Tant mieux, tant mieux. Pour en revenir à ce qu'on racontait, le coup du rire disons... inopportun,

je me suis un peu surveillé une fois qu'elle m'en a fait la remarque et je dois avouer qu'elle avait raison, ma psy : je me marrais à des moments décalés, pas appropriés. Dès que j'abordais un sujet douloureux, crac, ça partait, le pouffement incontrôlé. Débile. Et ça m'a fichu les jetons, je vous dis pas, je me suis demandé : est-ce que je rigole aussi, quand les autres me racontent leurs malheurs ? Je n'en avais pas l'impression, mais après tout, je ne m'étais jamais rendu compte que je riais en racontant les miens, de malheurs, alors tout était possible. Donc, je me suis surveillé. Hypervigilant, chaque fois que quelqu'un me parlait d'une catastrophe intime, une tristesse, un deuil, ses galères de fric, ce que vous voulez, je guettais mes propres réactions. Et rien. Enfin, quand je dis rien : rien que de très normal. Les paroles réconfortantes, la compassion, la sympathie. Et sans forcer, notez. Parce que j'ai envisagé la possibilité que mon hyper vigilance fausse mes réactions. Mais après réflexion, je ne crois pas. Des qui racontent leurs souffrances, j'en ai vus, entendus. Un sacré paquet même ; pensez, je travaille à l'Association, c'est mon job. Et aucun ne m'a jamais cassé la gueule, alors...

« Mais, j'arrête de digresser. Allez, je vous raconte. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2025

Couverture : D. Hoch

Photo : © Jeffrey Coolidge/Getty



Cette édition électronique du livre *Les Bons Sentiments* de Karine Sulpice  
a été réalisée en février 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-1216-2)

ISBN ePDF : 979-10-349-1218-6